



HAL
open science

Faire autrement de la philosophie politique avec la mésologie. Quels enjeux pour l'urbanisme et l'aménagement ?

Céline Bonicco-Donato

► To cite this version:

Céline Bonicco-Donato. Faire autrement de la philosophie politique avec la mésologie. Quels enjeux pour l'urbanisme et l'aménagement ?. Augendre, Marie; Llored, Jean-Pierre; Nussaume, Yann. La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène? Autour et en présence d'Augustin Berque, Hermann, pp.201-208, 2018. hal-02539333

HAL Id: hal-02539333

<https://hal.science/hal-02539333v1>

Submitted on 10 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Faire autrement de la philosophie politique avec la mésologie
Quels enjeux pour l'urbanisme et l'aménagement ?

Céline Bonicco-Donato

ENSA Grenoble

UMR AAU/ CRESSON

Que signifie adopter une perspective mésologique d'inspiration berquienne sur les sciences humaines ? Dans le cadre de cet article, l'étude plurielle des milieux qu'est la mésologie ne sera pas envisagée frontalement mais de biais, afin de réfléchir à la façon dont elle invite à redessiner les frontières conceptuelles et méthodologiques d'autres *épistémès*. De quelle manière vient-elle les bousculer en les obligeant d'une part à déplacer leur horizon et d'autre part à renouveler leur épistémologie et leur ontologie ? Nous nous proposons de mener cette interrogation à partir des infléchissements que le point de vue mésologique impose au paradigme dominant de la philosophie politique occidentale depuis l'époque moderne : le contractualisme¹. Aborder les relations de pouvoir en adoptant pour point de départ le milieu où elles se déploient et qu'elles configurent oblige la philosophie politique à opérer une série de pas de côté.

Alors que le modèle contractuel suppose une compréhension substantialiste des agents politiques dont l'identité serait donnée une fois pour toutes, et occulte le milieu avec lequel ils interagissent pour le réduire, sous le nom d'état de nature, au mieux à un impensé, au pire à un objet aussi vague que dévalué dont il faut s'extirper, l'adoption d'une perspective mésologique sur les agencements humains oblige à étendre le champ des entités à prendre en compte dans l'analyse. Il est réducteur, simplificateur et erroné de n'envisager les relations de pouvoir que comme des liens où un sujet agit sur ou s'accorde avec un autre, bref comme des relations exclusivement inter-humaines. Il s'agit, tout au contraire, de penser comment l'interlien des personnes et des choses, de l'humain et du non-humain, entrelacs tissant l'étoffe du monde, permet le déploiement de rapports de forces et d'actions à distance. « D'abord, savoir

¹ Sans entrer dans les différences qui peuvent exister entre les perspectives de Hobbes, Rousseau et Locke, pour ne citer que les noms les plus connus de ce courant, nous définissons le contractualisme comme la théorie politique qui fonde la légitimité du pouvoir sur un accord entre les hommes. Elle repose sur une anthropologie individualiste et substantialiste : les agents politiques, libres et égaux, sont des acteurs qui peuvent choisir dans certaines conditions de s'assembler pour décider de quelle manière la vie en commun doit être organisée. Leur identité substantielle est indépendante de toute interaction. Voir Terrel Jean, *Les théories du pacte social*, Paris, Seuil, 2010.

qu'aménager le territoire, construire la cité, ce n'est pas qu'une affaire de technicien disposant des objets, ou d'esthète affirmant ses goûts : c'est interférer dans l'être de nos concitoyens » (Berque, 2000, p. 217). La perspective mésologique fait entrer dans le champ de la philosophie politique toute une série d'entités que celle-ci tend trop souvent à considérer comme quantités négligeables : l'air, l'eau, les atmosphères, les dispositifs d'accessibilité, les seuils, les barrières, *etc.*, en destituant le sujet de sa position de surplomb. Loin d'être une entité individuelle, autonome et auto-suffisante, il n'apparaît plus que comme le terme des différentes relations qui constituent son milieu. La perspective mésologique invite ainsi à déplacer le regard pour s'intéresser au gouvernement de ce dernier.

Conséquence du postulat substantialiste précédent, la philosophie politique possède une propension à réduire la question du pouvoir à une question de légitimité : à quelles conditions, une autorité est-elle juste et ne s'apparente-t-elle pas à l'exercice d'une domination reposant sur la force, que celle-ci soit physique, économique ou encore sociale ? Bref, elle s'intéresse moins au fonctionnement du pouvoir qu'à son fondement, et ce à partir de l'anthropologie spécifique, précédemment envisagée dans ses grandes lignes. Or l'adoption d'une perspective mésologique mettant au jour la trajectivité du politique déplace l'analyse vers l'étude de la manière dont les relations de pouvoir se déploient entre les êtres, quelle que soit la strate ontologique à laquelle ils appartiennent. Il devient alors possible de mettre au jour les modalités de diffusion, de prolifération et de retournement des relations de pouvoir, ce qui autorise à comprendre la manière dont celui-ci nous affecte et par là-même comment nous le vivons.

Si le lien entre pouvoir et milieu a bel et bien déjà été pensé en-dehors de la philosophie politique par la première science mésologique telle qu'elle s'élabore dans son versant positif au XIX^e siècle avec Charles Robin et Louis Bertillon — comme Michel Foucault l'a fort bien souligné dans *Sécurité, territoire, population*, lorsqu'il envisage le pouvoir sécuritaire comme aménagement d'un milieu « en fonction d'événements ou de séries d'événements ou d'éléments possibles », qu'il faut réguler « dans un cadre multivalent et transformable » (Foucault, 2004, p. 22) —, la mésologie berquienne permet de mettre au jour d'autres mécanismes de pouvoir plus diffus et subtils, à l'œuvre dans nos milieux. Nous incitant à dépasser une compréhension mécaniste et dualiste de la relation de l'homme au milieu où ce dernier nous déterminerait de manière unilatérale et universelle, elle nous invite tout au contraire à nous intéresser aux modalités d'aménagement de l'environnement afin qu'il devienne milieu(x) singulier(s) vécu(s) à certaines fins, ainsi qu'aux interactions entre ces dispositifs physiques et la manière dont ils font sens pour les usagers. À partir d'elle, il devient alors possible de penser les effets politiques de

l'aménagement non seulement physique de nos milieux mais également sensible. Peuvent ainsi être envisagés les effets de gouvernementalité de certaines esthétiques.

Cette analyse des usages politiques possibles de la mésologie d'inspiration berquienne revêt un double enjeu : spéculatif, bien évidemment, en montrant sa fécondité et sa capacité à renouveler d'autres approches, mais pas seulement. En effet, réfléchir à ce qu'elle oblige la philosophie politique à accomplir obéit également à un intérêt pratique qui prend toute son importance dans certains cadres institutionnels d'enseignement, notamment les écoles d'architecture. Considérer que l'on ne peut penser les différentes formes de gouvernementalité en dehors de leurs milieux et peut-être même que les techniques de gouvernement se font parfois milieux de vie sensible, invite d'une part à avoir un regard critique sur les effets de certaines configurations mésologiques (quelles relations de pouvoir véhiculent-elles ? Comment conduisent-elles les conduites ?) et d'autre part à réfléchir, loin de tout déterminisme environnemental, au sens politique que nous pouvons et voulons donner à l'élaboration de nos milieux.

I. DE LA MÉDECINE D'INTERVENTION SUR LE MILIEU À LA COSMÉTIQUE DE SA CONFIGURATION SENSIBLE : PERSPECTIVES MÉSOLOGIQUES SUR L'URBANISME

Si la philosophie politique dans son paradigme moderne s'est désintéressée de la question du milieu, hypostasiant les agents politiques en substances autonomes hors-sol, Michel Foucault a montré, à travers l'articulation qu'il a explorée sans relâche entre savoir et pouvoir, comment la médecine urbaine, « médecine des conditions de vie du milieu d'existence » (Foucault, 2001 [1977], p. 222) qui se met en place dans la seconde moitié du XVIII^e et dont l'hygiénisme sera la pointe raffinée, esquisse « le concept de milieu ambiant que les naturalistes de la fin du XVIII^e siècle, comme Cuvier, devaient développer » (Foucault, 2001 [1977], p. 222), et dont Bertillon devait donner l'expression la plus aboutie en 1873 (Dechambre, 1873, p. 214). Il examine ainsi comment, en dehors de la branche de la philosophie qui fait du pouvoir son principal objet de réflexion, dans ce champ hybride de la médecine urbaine, à l'intersection de certaines pratiques gouvernementales, des sciences naturelles et de la thérapie, s'est opérée la jonction entre le déploiement d'une puissance sur des corps et les conditions d'existence de ces derniers : d'une manière théorético-pratique.

L'analyse qu'il consacre aux politiques urbaines à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, envisagées comme des manifestations d'un pouvoir sécuritaire (Foucault, 2004,

p. 22), souligne combien l'aménagement de ce milieu de vie dans l'intrication de ses composantes humaines et naturelles (gestion des lieux d'accumulation et d'amoncellement, contrôle des choses et des flux comme l'eau et l'air, organisation des distributions et des séquences, *etc.*) visait à réguler la population et les phénomènes déviants, si bien qu'il n'hésite pas à parler de « contrôle politico-scientifique » (Foucault, 2001, p. 223). Il présente ainsi le milieu « comme un champ d'interventions » (Foucault, 2004, p. 23). opérant à la jonction des événements produits par la population et de ceux quasi-naturels qui se déploient autour d'elle.

Mais la compréhension à l'œuvre dans cette première mésologie de l'action du milieu sur les organismes qui y vivent, se ressentant dans les politiques urbaines, est une compréhension mécanique et déterministe, sous-tendue par un dualisme persistant (Canguilhem, 1992, p. 132) : les circonstances extérieures agissent du dehors sur les vivants, ce qui signifie à l'échelle de la ville qu'il faut les aménager de manière à ce qu'elles influent de la manière souhaitable la population, conçue dans ce schéma comme un objet.

Or tout le travail d'Augustin Berque, prolongeant les analyses de Jacob von Uexküll et de Tetsurô Watsuji vise à penser le milieu en dehors de ce paradigme dualiste constitutif de la modernité occidentale dont reste imprégnée la première mésologie : loin de s'identifier aux circonstances extérieures qui m'entourent et peuvent agir sur moi, le milieu désigne, sous sa plume, les configurations physiques en tant qu'elles sont vécues, donc prend également en compte leur teneur phénoménale. N'est milieu pour un organisme que ce qui dans son environnement fait sens pour lui, si bien qu'un milieu se manifeste comme

« un ensemble de prises avec lesquelles nous sommes en prise : des ressources et des contraintes, des risques et des agréments que la réalité comporte dans la mesure où elle nous comporte aussi, et où nous les prenons comme tels ; qui ne sont ni vraiment des objets physiques, puisqu'ils n'existent qu'avec nous, ni vraiment des phénomènes subjectifs, puisque leur vérité s'ancre dans les choses » (Berque, 1990, p. 103).

Mais cela revient-il à considérer comme caduc le lien tissé par Foucault entre pouvoir et milieu ? Nullement ! L'hypothèse que nous voudrions mettre à l'épreuve est que la seconde mésologie permet au contraire d'en penser des modalités plus raffinées que celles qui se déploient dans l'hygiénisme et d'envisager les effets de gouvernementalité de certaines configurations sensibles en apparence innocentes. En effet, la compréhension non dualiste et non mécanique du milieu qui s'élabore dans ce nouveau paradigme prend bien en compte la possibilité d'agir sur un vivant par son intermédiaire, seulement « il ne suffit pas que l'excitation physique soit produite, il faut qu'elle soit remarquée » (Canguilhem, 1998, p. 144).

Autrement dit, on peut agir sur le vivant en orientant son intérêt et son attention vers certains phénomènes, en configurant son environnement de manière sensible, de telle sorte qu'il

devienne milieu pour lui. La seconde mésologie permet ainsi d'envisager les effets politiques de l'aménagement du milieu non plus seulement au niveau de l'agencement physique de ses éléments mais aussi de leur phénoménalité, ce qui fait entrer dans l'analyse politique la question de l'esthétique et des modalités sensibles de la transmission des différents *stimuli* pour qu'ils deviennent dignes d'intérêt. Si les effets politiques de l'urbanisme comme médecine d'intervention sur le milieu sont bien connus, la seconde mésologie permet de se pencher sur ceux relevant d'une cosmétique de la configuration sensible.

II. LES FANTASMAGORIES DE LA VILLE LUDO-APAISÉE OU LES EFFETS DE L'ESTHÉTISATION DU QUOTIDIEN

Lorsque l'on arpente les artères des grandes capitales européennes ou les petites rues des centres des villes moyennes de province, on ne peut qu'être frappé par la transformation de l'environnement bâti en « images de rêves », en « promesses de bonheur » où sont occultées les réalités qui dérangent, lissées les différentes aspérités sensibles qui pourraient faire tache, pacifiées les relations sociales. L'atmosphère qui règne dans ces lieux d'expériences « fun » et inédites se donne à vivre de manière à la fois feutrée et récréative : tout n'est que luxe, calme et volupté. Cette esthétisation du quotidien ne participe pas seulement d'une sublimation de la consommation et de la transformation des centres-villes en espaces commerciaux à ciel ouvert mais s'articule également à un éloge de la détente, de la flânerie et du divertissement, par le biais de différents équipements et de différentes manifestations. Ainsi peut-on dire que la valeur d'usage de grand nombre d'espaces publics urbains se voit transformée en valeur d'exposition par l'entremise d'un certain aménagement sensible du milieu : choix des couleurs, gommage des *stimuli* sonores et olfactifs, lutte contre les tags, homogénéisation des usages proposés qui entraîne une sélection des usagers et se manifeste par une grande monotonie du type et du style des comportements, esthétique kitsch ou fun, *etc.*

Si cette tendance à l'aseptisation fait l'objet d'une attention soutenue tant des sociologues (Thomas, 2010) que des philosophes (Bégout, 2013), la perspective offerte par la seconde mésologie, à travers son insistance sur la nécessité pour les éléments de l'environnement de faire sens pour constituer un milieu, à travers donc l'accent mis sur l'élément de la relation, nous invite à nous interroger sur les effets de ces milieux urbains *en tant qu'ils* sont ainsi sublimés par une certaine esthétique que l'on peut qualifier de fantasmagorique, par référence aux analyses consacrées par Walter Benjamin au Paris du XIX^e siècle et donc, à ce titre, en tant qu'ils sont perçus et ressentis par les usagers.

La seconde mésologie n'invite pas tant à s'interroger sur les dispositifs urbains comme des objets déterminant les usagers qu'à réintégrer la sensation du sujet dans la réalité de la chose, en prenant notamment en compte le pouvoir des qualités médiales. Il ne s'agit plus de s'intéresser au pouvoir de l'urbanisme comme ensemble de dispositifs en soi mais au milieu urbain concret dans lequel le dualisme de l'objet et de la représentation subjective est dépassé. Comment les modalités par lesquelles les prises urbaines nous sont données pour être perçues guident-elles l'attention et l'intérêt des usagers et leur permettent-elles tout à la fois de se constituer et d'apprécier leur milieu ?

Il devient alors possible de distinguer une autre modalité du pouvoir que celles du disciplinaire et du sécuritaire étudiées par Foucault, un pouvoir que l'on nommera divertissant ou lénifiant, qui polarise l'attention des usagers par un allègement à la fois esthétique et ludique de leur existence et tend à les priver de leurs possibilités créatrices en instaurant une aliénation d'autant plus efficace qu'elle est plaisante et résulte de leur intérêt (Bonicco-Donato, 2016). Mais la seconde mésologie permet également de penser, loin de toute analyse simpliste des relations en termes dualistes, comment d'autres constitutions de milieux à partir du même environnement sont toujours possibles et donc comment un autre rapport de sens peut être instauré. Ainsi donne-t-elle à comprendre la possibilité et l'effectivité de tous les phénomènes de résistance (Benjamin, 1989, p. 59), de contre-pouvoir (Foucault, 2001, p. 1539) et autres adaptations secondaires (Goffman, 1968, p. 98) qui peuvent voir le jour : la fantasmagorie de la ville ludopaisée porte en creux la marque de son propre manque et peut en appeler à un travail du négatif.

Bibliographie :

Bégout Bruce, « Introduction à la ville binaire », *Suburbia*, Paris, éditions inculte, 2013, p. 165-171.

Benjamin Walter, *Paris. Capitale du XIXème siècle*, Paris, Le Cerf, 1989, 970 p.

Berque Augustin, *Médiance. De milieux en paysages*, Paris, Reclus, 1990, 164 p.

Berque Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000, 272 p.

Bonicco-Donato Céline, « De l'aménagement des milieux à la technologie ambiante du pouvoir », in Rémy Nicolas et Tixier Nicolas (dir.), *Ambiances, demain*, Réseau international Ambiances and University of Thessaly, 2016, p. 593-598.

Canguilhem Georges, « Le vivant et son milieu », *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1992, p. 129-154.

Dechambre Amédée (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 2^{ème} série, t. VII, Paris, Masson, 1873, 804 p.

Foucault Michel, « La naissance de la médecine sociale (1977) », *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 2001, p. 207-228.

Foucault Michel, « L'incorporation de l'hôpital dans la technologie moderne (1978) », *Dits et écrits*, t. II, *op. cit.*, p. 508-522.

Foucault Michel, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté (1984) », *Dits et écrits*, t. II, *op. cit.*, p. 1527-1548.

Foucault Michel, *Sécurité, territoire, population*. Cours au Collège de France, 1977-1978, Paris, Gallimard/Seuil, 2004, 435 p.

Goffman Erving, *Asiles*, Paris, Minuit, 1968, 447 p.

Terrel Jean, *Les théories du pacte social*, Paris, Seuil, 2010, 423 p.

Thomas Rachel, *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXIème siècle*, [Rapport de recherche] 78, CRESSON, 2010, 124 p.

Uexküll Jakob von, *Mondes animaux et mondes humains, suivi de Théorie de la signification*, Paris, Denoël, 1965, 168 p.

Watsuji Tetsurô, *Fûdo, le milieu humain*, Paris, CNRS Éditions, 2011, 330 p.